



HAL
open science

Anecdotes et cohérence textuelle dans un roman de Loaisel de Tréogate (*Ainsi finissent les grandes passions*)

María Teresa Ramos Gómez

► To cite this version:

María Teresa Ramos Gómez. Anecdotes et cohérence textuelle dans un roman de Loaisel de Tréogate (*Ainsi finissent les grandes passions*). *Çédille*, 2007, 3, pp.129-153. halshs-00654055

HAL Id: halshs-00654055

<https://shs.hal.science/halshs-00654055>

Submitted on 21 Dec 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Anecdotes et cohérence textuelle dans un roman de
Loaisel de Tréogate**
(Ainsi finissent les grandes passions)

María Teresa Ramos Gómez

Universidad de Valladolid

mtramos@fyl.uva.es

*Ainsi finissent les grandes passions, ou Les dernières amours du chevalier de...*¹, est un titre-programme, avec lequel Loaisel de Tréogate (1754-1812) annonce le contenu de l'histoire que son roman raconte, et son caractère d'exemple. Le lecteur a entre les mains un livre qui lui signale qu'il va lire l'histoire d'un grand amour qui finit mal, proposée comme un miroir dans lequel d'autres amants pourraient se reconnaître : l'expérience désolante du chevalier de T ne serait point unique, et c'est en tant que simple cas conforme à la règle qu'elle permet d'en tirer une leçon morale².

Encore un roman d'amour, donc, et encore un roman par lettres : nous suivons le déroulement de l'histoire à travers les seules lettres du chevalier, adressées à l'ami confident ou à la femme aimée. Le Chevalier, le Comte de P et Madame de V (Eugénie), seraient les trois voix de cet ouvrage qui ne nous laisse entendre que la première ; l'énonciateur est donc autodiégétique, et la focalisation interne et fixe, puisque l'on a toujours le point de vue du même personnage.

Les lettres, non datées, retracent la courbe vitale du chevalier pendant les trois années de sa vie que la correspondance embrasse. Cette courbe part de

¹ Paris, Poinçot, 1788, 2 vols in-12. Les citations sont tirées de la reproduction électronique de cette édition, <http://visualiseur.bnf.fr/CadresFenetre?O=NUMM-88854&M=tdm>, et en conservent l'orthographe.

² « Le Breton Loaisel de Tréogate ne manque pas de talent ; l'auteur du célèbre *Dolbreuse* (1783) choisit le roman monophonique pour montrer dans *Ainsi finissent les grandes passions* (1788) que les excès du sentiment peuvent seuls guérir et leur victime et le lecteur », écrit L. Versini (1979 : 108).

l'abattement d'un homme blessé par la vie, désabusé des humains, sans illusions comme sans espérance ; elle s'anime lorsque le chevalier fait la connaissance d'une jeune veuve, Mme de V ; elle monte comme une flèche lorsque l'empathie devient un amour partagé, et dessine un sommet de bonheur qui correspond à la vie du couple installé dans les terres de Mme de V, pour se poursuivre en une crête accidentée dont les dents de scie marquent l'anxiété, la jalousie, l'ivresse ou la dépression tour à tour éprouvées par le chevalier. La courbe s'infléchit brutalement lorsque Mme de V part pour Strasbourg où l'appelle une affaire d'héritage et le chevalier reste à l'attendre, recevant rarement de ses lettres, dans un état de profond abattement ; et puis elle s'effondre quand il apprend les amusements de Mme de V à Strasbourg. L'annonce du retour de la bien-aimée fait repointer la courbe qui plombe immédiatement puisque la dame, changeant d'avis, rentre à Paris ; le chevalier court la rejoindre, pour y être persiflé par l'infidèle, qui lui préfère un fat à la mode. Au plus bas, il cherche à se suicider, mais désiste au dernier moment ; la crise lui provoque une grave maladie qu'il surmonte, et il trouvera la sérénité nécessaire pour refuser de renouer avec une repentante Mme de V.

La symétrie d'une ligne émotionnelle qui monte, plane, se brise et redescend, avec les déplacements spatiaux du chevalier, semble s'imposer, puisque ses premières lettres sont écrites de Paris, puis des terres de Mme de V et à nouveau de Paris. On aurait ainsi l'impression d'une nette opposition entre Paris et la campagne, entre la Ville et la Nature, qui ne peut nous surprendre de la part d'un auteur disciple de Jean-Jacques : c'est bien dans la nature que les ivresses du sentiment s'épanouissent, tandis que Paris –point de départ et point de retour– « n'est pas le séjour du bonheur » (L25). Mais même si le cliché des dangers de la ville est omniprésent dans le roman, l'histoire est moins simple qu'elle pourrait le faire croire : l'amour naît à Paris, le chevalier esseulé souffre à la campagne. Et encore du point de vue de l'espace, si le chevalier ne fait qu'un voyage d'aller-retour entre Paris et les terres de Mme de V, le Comte a quitté Paris pour toujours dans le prototexte (comme nous l'apprend la lettre 1), et Mme de V se déplace beaucoup plus : lorsque le chevalier fait sa connaissance, elle vient de rentrer à Paris après deux années de veuvage dans ses terres ; quand bon lui semble, elle

part à 30 lieues de Paris ou va à la campagne chez la Marquise ; elle décide de se réinstaller dans sa terre de Gur*³, puis séjourne à Strasbourg, voyage à Paris... Les déplacements du Comte et de Mme de V sont fruit de leur volonté, de leur liberté ; le chevalier se plie⁴ aux décisions de Mme de V, dans la joie –lors de leur départ pour Gurcy–, dans l’angoisse lorsqu’elle quitte et ses terres et lui pour aller à Strasbourg, ou dans le désarroi lorsqu’il part la retrouver à Paris, ayant appris qu’elle ne compte pas rentrer à Gurcy où il l’a longuement attendue. Et c’est bien la liberté la question clé du roman, tant du point de vue psychologique et moral, sur le plan fictionnel, que sur celui de la réalisation textuelle.

L’écriture épistolaire présuppose déjà une large marge de liberté : dans le domaine du privé, on écrit une lettre parce qu’on désire communiquer ; on reprend un récit, des confidences ; qu’il s’agisse de réflexion intellectuelle ou d’épanchement affectif, on prolonge une conversation interrompue pendant quelques jours ou quelques semaines. Non seulement la lettre permet une multiplicité de tons, de formes et de sujets abordés, mais aussi l’inclusion d’historiettes, d’anecdotes, de digressions ou, au contraire, l’induction d’ellipses, d’absences : l’exercice épistolaire permet et les procédures figuratives et les antifiguratives, et à sa flexibilité d’énonciation correspond une flexibilité d’énoncé⁵.

Les 77 lettres que le chevalier écrit appartiennent toutes –à une exception près⁶– à l’écriture du privé, et même de l’intime. Les 44 lettres qu’il adresse au Comte de P sont des lettres d’amitié, d’échange intellectuel et de confidences ; les 32 qu’il écrit à Mme de V sont modulées par transports et passions : du ravissement aux inquiétudes, du chant d’amour aux reproches et aux plaintes, tour à tour lyriques ou élégiaques, la plupart sont des héroïdes. Même si le chevalier insère dans ses lettres des informations ou des éléments anecdotiques –notamment

³ Les différentes indications du roman permettent d’identifier Gurcy-le-Châtel, en Île-de-France (Seine et Marne) ; dorénavant nous écrivons Gurcy.

⁴ Il communique ainsi au Comte de P son départ de Paris : « Mme de V [...] a résolu de retourner vivre dans sa terre de Gur, qui est à trente lieues de Paris, et je dois l’y accompagner » (L19). Comme l’écrit Aline Jalliet (1994 : 481), « les clichés traditionnellement attachés à la femme sont chez lui [Loaisel de Tréogate] bien souvent renversés et attribués à l’homme ».

⁵ Voir à ce sujet « Dynamismes fonctionnels du modèle narratologique du roman par lettres », Jan Herman (1989 : 51 et suiv.).

⁶ Mme de V étant souffrante, le chevalier écrit en son nom la lettre 28, destinée à l’abbé de P. C’est grâce à cette lettre que nous apprenons que le chevalier se nomme de T.

lors du séjour de la dame à Strasbourg–, la valeur émotive empiète sur la fonction narrative, et le discours envahit le récit.

Comme l'écrit Bernard Beugnot (1990 : 36), « l'épistolier est un artisan de soi » ; et ce postulat s'avère plus vrai encore dans un roman monophonique, puisque tout ce que nous pouvons savoir sur le chevalier est ce qu'il communique à ses correspondants et ce que nous pouvons déduire de ses goûts et ses dégoûts, son attitude à l'égard des autres, à l'égard de la vie. Dans ses lettres se profilent des images de soi qu'il dessine pour ses destinataires, images qui ne diffèrent pas entre elles, qu'il les adresse à l'ami ou à la femme aimée, et qui nous prouvent par là une sincérité foncière dans ses rapports amoureux et amicaux, ainsi qu'une tendance évidente à l'épanchement débordant et à l'auto-compassion. Déjà dans la première lettre du recueil, adressée au Comte, il se met en scène en étalant la meurtrissure de son cœur, de sa vie. L'occasion ne semblerait pas propice, puisque sa lettre est censée être la réponse à celle dans laquelle le Comte lui fait part de son installation dans ses terres, où il a décidé de se fixer, se retirant du monde. Le chevalier ne semble même pas regretter son ami, et n'a pas de questions à lui poser ; la nouvelle vie du Comte telle qu'il la perçoit –celle du bon châtelain– nous est transmise comme une image fixe de bonheur, qui accentue le contraste avec l'existence vide et navrante du narrataire. Celui-ci se présente sous le signe de la carence : sans illusions, sans affections, sans consolation, sans espérance. Jeune encore, mais largement éprouvé par la vie, il se considère comme une victime de la méchanceté humaine qu'il envisage néanmoins comme fruit de la folie : « j'imagine pourtant que le désordre apparent de l'univers dans l'ordre moral, vient de la folie plus encore que de la méchanceté des hommes. Oui, je crois que nous sommes tous un peu fous » (L1). Évidemment, il envie le sort du Comte, comme il le dit expressément dans sa lettre suivante, et la comparaison se résume en ces termes : « enfin, mon cher comte, vous vivez, et je suis mort » (L2). La folie et la mort, présentes dès l'ouverture, vont planer sur tout le roman, et même le conduire, tel un leitmotiv.

Il reprend goût à la vie lors d'un souper chez une vieille baronne en faisant la connaissance de Mme de V, dont il va tomber follement amoureux. Veuve depuis deux ans, elle a fini le temps de son deuil, qu'elle a passé dans ses terres, et

réapparaît dans le monde. Son deuil à lui finit aussi : « Quelque chose pourtant a paru me rappeler à la vie hier au soir. C'est la rencontre d'une des plus intéressantes femmes que j'aie vue » (L2), écrit-il au Comte, et la même expression se retrouve dans sa première lettre à Mme de V : « Enfin, je mourais victime lente de ma sensibilité, qui faute d'aliments se dévorait elle-même, quand vous êtes venue me rappeler à la vie » (L5). Il verra la dame dans le même cercle à plusieurs reprises, puis ira faire sa cour chez elle, la voyant et lui écrivant souvent.

Dès l'étape des rapports amicaux il se montre anxieux et possessif : « déjà mon cœur se serre à la seule idée de perdre jamais votre amitié » (L5) ; si elle part à la campagne voisine, il la poursuit de ses reproches et de ses plaintes : « Pourquoi aussi m'avez-vous accoutumé à ne pouvoir plus me passer de votre présence? » (L7), « aujourd'hui tout manque à ma satisfaction. J'ai de l'inquiétude, de l'agitation, de l'ennui » (L9) ; ses prières sont constantes : « aimez-moi, consolez-moi » (L9) ; toutes ses lettres transmettent son insécurité : « Dois-je bénir mon sort, madame? Le jour où je vous ai vue sera-t-il une époque fortunée dans l'histoire de ma vie? C'est ce que l'avenir me cache encore. » (L5). Ce personnage angoissé montre ses meurtrissures comme un mendiant pour apitoyer la femme aimée, même lorsqu'il lui déclare son amour :

Vous êtes le seul objet que je veuille intéresser ; toute la terre, le monde entier, hormis vous, ne peut plus rien pour ma tranquillité. Dans ce moment, je fais passer devant moi le tableau de ma vie mêlée de beaucoup de peines et de quelques plaisirs ; je suis le cours orageux de mes jeunes années, les observant tristement l'une après l'autre ; je me les retrace toutes jusqu'à l'époque actuelle, et je vous vois là présente au bout de cette carrière si courte et si pénible, comme un objet doux et terrible destiné à être le dédommagement ou le complément de mes infortunes. Décidez, prononcez, fixez mon sort irrévocablement. (L12)

Rêvant de vivre un éternel duo, un immuable état fusionnel avec la femme aimée, le chevalier est hanté par l'angoisse de la perte de l'amour, la peur d'être abandonné. Il exige un amour constamment protecteur, et la moindre contrariété réveille la blessure qu'il porte en lui : il se sent perpétuellement mal aimé. Toujours en détresse, il accable son amante de ses plaintes, cherchant à être consolé et rassuré :

Vous n'avez pas répondu à ma dernière lettre ; vous n'avez rien fait dire au messenger fidèle que j'en ai chargé ce matin. Je passe à votre hôtel ; vos gens m'apprennent que vous n'y êtes pas, que vous êtes partie avec la Marquise De B pour aller dîner à la campagne, et vous ne m'avez rien fait dire de tout cela... je ne sais que penser ; je suis au désespoir. (Billet après L13)

Je n'ai donc plus d'amante?... Ô qui me fera trouver une autre moi-même, une amie tendre et compatissante, à qui je puisse montrer mon cœur saignant de mille blessures! (L74)

L'expression émotive des mouvements psychologiques a une place débordante dans les lettres. Même lorsque le discours du chevalier montre un caractère informatif, l'aspect émotif n'est jamais absent ; certaines de ses lettres prennent parfois la tournure d'un monologue décrivant l'état d'âme du chevalier :

J'ai un cœur qui ne fait autre chose que de me jouer de mauvais tours ; je m'en méfie : d'où vient que je ne suis pas tranquille avec tant de raisons de l'être, et pourquoi semble-t-il que je ne sois pas fait comme les autres hommes? De quels éléments le ciel m'a-t-il formé? Que me veut-il? À quoi me destine-t-il? Je l'ignore. Pourquoi cette lettre? Pourquoi ces agitations? (L9)

Que le chevalier écrive à Mme de V ou à son ami le Comte, il est évident que c'est de lui-même qu'il parle le plus volontiers. L'écriture épistolaire lui permet de raconter tout en se racontant ; l'événementiel et le vécu, bien sûr, mais aussi les faits divers qui réveillent des souvenirs, ou qui, par association d'idées, introduisent des digressions qui font preuve de son érudition : en parlant des religions anciennes ou des différents types de jardins, il développe ce qui lui tient à cœur⁷, et des liens de contiguïté unissent les matières abordées avec sa situation personnelle. Ainsi, ses réflexions sur les avantages de l'écriture par rapport à la peinture ou au langage parlé⁸ se justifient par la joie d'avoir reçu une lettre de sa maîtresse, dont il est séparé (L18) ; sa pensée se déplace par glissements

⁷ Les formules d'introduction signalent quelques fois les digressions, par exemple : « puisque l'occasion se présente si naturellement de parler des opinions fantasques qu'ils [les hommes] ont eues à ce sujet [la religion] ; et puisque j'ai le tems de causer avec vous ... » (L40).

⁸ La lettre est capable de vaincre l'absence, idée présente dans tous les romans épistolaires et qui remonte à Sénèque, *Entretiens et Lettres à Lucilius* : « Chaque fois que ta lettre m'arrive, nous voilà tout de suite ensemble. Si nous sommes contents d'avoir les portraits de nos amis absents, [...] comme une lettre nous réjouit davantage [...]! » (Lettre XL, 1). Édition de P.Veyne (1993), p.691.

successifs qui assurent la transition⁹, et tout ce qui pourrait sembler un écart n'est en fait qu'un crochet que fait le chemin, allongeant l'itinéraire sans nous détourner du but.

Néanmoins, il existe dans les lettres des microrécits qui semblent à priori ne pas se rattacher à l'expression de soi : le chevalier rapporte des nouvelles qu'il a reçues de la part de personnages hors récit, raconte des anecdotes dont il a été témoin, des rencontres fortuites lors de ses promenades, des événements qui ont eu lieu, etc. Mais de la même façon qu'un roman épistolaire doit se lire dans une dynamique discursive, en tenant compte de la relation entre les fragments textuels que sont les lettres, le lecteur est appelé à saisir les rapports qui unissent les microrécits que le chevalier intègre dans ses écrits (nouvelles, anecdotes, histoires, etc.)¹⁰, au sujet du roman, qui n'est pas seulement son thème –l'histoire de ses amours avec Mme de V– mais surtout son histoire à lui, celle de sa délivrance, qui lui permet de parvenir à la maturité d'esprit. Loaisel de Tréogate a composé son texte en le parsemant d'éléments apparemment hors sujet, qui loin d'être des longueurs gratuites, ou d'avoir une simple utilité explicative, forment un réseau de relais, un système d'aiguillage, et guident le lecteur d'un roman monophonique qui pourrait «faire 'sentir les passions' plutôt que provoquer à la réflexion sur les passions» (Rousset, 1962 : 67).

« Je crois que nous sommes tous un peu fous », écrit le chevalier dans la première lettre. Cette phrase, qui risque de passer inaperçue, résonne en écho lorsque nous lisons le roman grâce aux relais qui d'étape en étape, au fil des lettres, amplifient le signal. L'insistante présence de termes apparentés –*fou, folle, folie, délire, démence, insensé, égarements, égaré*– nous prévient de l'importance du sujet, mais ce sont les anecdotes qui le développent –à la façon des *exempla*– et l'encadrent.

En effet, lors d'une de ses promenades dans la campagne aux alentours de Gurcy (L40), le chevalier est témoin d'une scène étrange : un vieux soldat adorant un noyer. Étonné, il s'enquiert auprès de la femme du soldat : la perte de son fils unique, qu'il aimait éperdument, lui a fait perdre également la raison, et cet arbre

⁹ Sur la dynamique de la pensée, voir notamment P. Bayard (1996).

¹⁰ Chacune d'entre elles correspondant à la typologie du récit court, nous ne reviendrons pas ici sur l'impossibilité de les définir avec exactitude.

–sous lequel il reçut la bénédiction du grand-père– est devenu pour lui à la fois Dieu et le Paradis, l’endroit où il croit voir son fils et celui qui lui permet de le rencontrer. Le chevalier raconte l’anecdote à son ami le comte, et la prolonge de ses réflexions sur les façons extravagantes que diverses croyances de l’Antiquité choisirent pour adorer leurs divinités. Or ce qui ne semble qu’un hors-sujet est bien le miroir de sa propre situation : il demeure à Gurcy pour attendre le retour des bonnes grâces de Mme de V, tout comme le fou reste auprès de son arbre pour voir son fils ; d’Eugénie il a fait sa divinité –« j’idolâtre une créature » (L40) –, comme le vieil homme a choisi d’adorer un noyer. L’ancien soldat n’est plus qu’un fou, et tout comme lui, le chevalier a renoncé à se battre, il a renoncé à l’action, et reste à attendre l’apparition divine là où il s’est fait son Paradis.

La lettre 45 raconte également une rencontre avec quelqu’un dont la raison est profondément troublée par la passion. Le chevalier recopie pour le comte une histoire qui court Paris, *La Folle de Saint-Joseph*¹¹ : la malheureuse trouvée dans la nuit –et dans sa nuit– par le narrateur ne vit plus que pour récupérer son amant ; son obsession est de se métamorphoser en sa rivale, dont elle a volé le portrait pour atteindre au mimétisme des traits. Dépossédée d’elle-même, la pauvre folle est l’image de l’amour morbide, qui conduit à la destruction de l’individu : « il n’y a que lui qui soit quelqu’un », dit la folle,

je ne puis pas mourir... [...] on ne meurt que là où l’on vit, et ce n’est pas en moi... c’est en lui que j’existe.[...] comme je n’y vois pas, je compte les battements de mon pauvre cœur...

L’anecdote que le chevalier transmet est bien la métaphore de son existence bouleversée par sa passion malade : la folle se cache sous l’escalier de Saint-Joseph et attend inlassablement le passage de son amant volage, comme le chevalier restera à languir de longs mois chez Mme de V partie elle aussi. Chez lui se manifeste la même “folie” sombre, qui resserre l’être sur une seule préoccupation, envahissante et dévastatrice.

¹¹ Insérée dans les recueils *Folies sentimentales* et *Nouvelles Folies sentimentales ou folies par amour*, publiés tous deux en 1786 à Paris chez Royez, l’auteur en serait le marquis Pierre-Marie de Grave, d’après Angus Martin (1989 : 331-333), ou le chevalier de Grave selon Jacques Bousquet (1972 : 29).

Je ne fais pas un pas, dedans ni autour de ta demeure, que je ne me sente prêt à étouffer ; je ne vois pas un objet qui n'ajoute à mes angoisses. (L50)

Une seule pensée s'arrête, se fixe dans mon esprit : *je ne la reverrai plus*. Après une journée bien longue, bien pénible, je me couche ; et le matin à mon réveil, cette pensée est encore là, et remplit mon cœur : *je ne la reverrai plus*. (L54)

Comme la malheureuse folle –« Maintenant ma raison est revenue ; [...] ce médaillon me l'a rendue »–, le chevalier se croit sensé, tout en sachant que ses opinions risquent de ne pas être considérées de la sorte : « Il est vrai que cette quintessence de sentiment n'appartient qu'à des cœurs doués d'une délicatesse rare, et traitée de folie par les hommes de ce siècle » (L55). Mais son amour à lui est une maladie¹², une fièvre qui modifie les battements du pouls, gêne ou accélère la respiration, trouble l'esprit. Il idolâtre Mme de V, faisant d'elle une émanation de la divinité, la révélation de Dieu. Toute sa vie est suspendue au sourire de sa maîtresse, toute son âme en dépend. Il fait de sa propre faiblesse une preuve d'amour, de ses réflexions des sophismes ; sa passion le pousse au délire, à l'hallucination, au désespoir, à la tentative de suicide. Cet amour morbide fait de lui un aveugle, un insensé, et ne fait qu'arrêter toute occupation, éteindre toute curiosité, amortir toute noble passion, nourrir un monstrueux égoïsme. L'amoureux excessif, comme le malade, est nécessairement incurieux, inactif, indifférent à ce qui n'est pas son mal¹³ ; et n'est-ce pas le pire des malades, celui qui ne redoute rien tant que de guérir? Comment ne pas saisir le rapport entre les dérèglements du chevalier et les anecdotes qui nous montrent des fous, et encore des fous par amour? Sa passion l'aveugle, et c'est en aveugle qu'il se peint :

C'étoit Eugénie qui dispensoit les jours dans cette retraite ; c'étoit elle qui répandoit la vie et la sérénité sur mes heures. Elle n'y est plus : je ne jouis plus de la clarté des cieus ; je suis dans les ténèbres. Elle a gagné jusqu'à mon cœur, cette nuit épaisse ; j'y suis plongé tout entier. (L48)

¹² « J'ai des moments de délire, dont je suis effrayé moi-même : dans ces moments une partie de mes organes acquière une activité surprenante, et toujours aux dépens de mes autres organes. Ma sensibilité s'accroît et s'exalte en même tems que mon corps s'affoiblit ; tous mes nerfs ont un tremblement, une sorte de frémissement, et mon cœur devient un foyer de vibrations irrégulières, rapides et précipitées » (L54).

¹³ « Faut-il qu'il y ait d'autres affaires à traiter que celles du cœur, et d'autres devoirs à remplir que ceux de l'amour? » (L17)

Tout comme le champ lexical qui se rapporte à la vision ou à la cécité (*éblouir, ténèbres, bandeau sur les yeux, ouvrir les yeux à la clarté*, etc.), des anecdotes éparses dans ses lettres viennent souligner cette perspective. La sœur du Comte de P, éprise d'un aveugle-né, refuse de se marier maintenant qu'il a recouvré la vue, ayant été opéré (L33) ; elle qui était tout pour lui risque de lui sembler insignifiante à présent. Le chevalier, qui voit dans cette réaction « bien de la modestie ou bien de la vanité, ou quelque bizarrerie particulière à son sexe », ne se met pas en cause, lui qui se dit heureux dans la belle retraite de Gurcy car

c'est ici que je puis dire : Eugénie est à moi, et je suis à Eugénie. Dans les villes, quelqu'estime qu'on ait pour sa maîtresse, il est difficile qu'on ne trouve pas quelquefois l'idée d'un rival, et lorsqu'on y jouit de ce qu'on aime, plus on aime, plus on est alarmé. Ici je n'ai aucune défiance ; le cœur est assuré du cœur. (L22)

C'est bien la même préoccupation exclusive et passionnée, rejetant tout partage, toute participation, qui fait qu'il se réjouisse de voir peu de monde ; « quelques honnêtes gens du voisinage qui se plaisent avec nous, le curé du lieu qui nous aime de tout son cœur ; c'est là toute notre compagnie ». Et si le chevalier se trouve donc dans la même situation que la jeune sœur du comte, la deuxième anecdote qui met en scène un aveugle (L33) permet de saisir un autre angle. Il s'agit également d'une opération qui rend la vue à un aveugle-né, réalisée sans prévenir celui-ci de l'objectif envisagé : la nouvelle perception inattendue étourdit l'opéré. Son effarement, son trouble, sa peur –« il avoit l'air d'être effrayé de tout ce qui l'entouroit »– décident sa famille à prendre des précautions et à lui bander les yeux. Or le patient supporte très mal cette deuxième cécité, « il se plaignoit amèrement d'une espèce d'enchantement qu'on avoit jetté sur lui, pour le tromper, et lui faire croire qu'il avoit joui de la vue » ; il croit devenir fou. Cette anecdote tout à fait sensualiste, tirée « des papiers publics de Londres », s'applique également au chevalier, dont l'aveuglement est traité par les « thérapies » du Comte de P, du gentilhomme rural et du Comte de La Ghleh : comme l'aveugle anglais par l'opération, il est ébranlé et effrayé par leurs arguments, par ce qu'ils lui font voir, mais le bandeau soulevé un moment retombe sur ses yeux, et il rejette comme faux ce qu'il avait à peine entrevu.

Tout ce que disoit le comte faisoit sur moi une impression très-vive, quoique je fusse bien loin d'adopter ses idées. Il ne faisoit pas tomber ce qu'il auroit appelé mon bandeau, si ma situation lui eût été connue ; mais il en diminueoit l'épaisseur. [...]

Cependant [...] tous les pensers désespérans, effrayans que la présence, les discours et la demeure du comte venoient d'ajouter à mes autres chagrins ; tout cela, je l'ai dit, influoit peu sur l'ardeur de ma passion. (L43)

Ses lettres montrent qu'il n'est pas maître de soi (« ô pourquoi n'ai-je pas cette force d'esprit avec laquelle on maîtrise à son gré l'amour! » L42), qu'il manque d'empire sur lui-même, par conséquent sur son destin qu'il avoue avoir mis entre les mains de Mme de V : « Elle sait bien que d'un mot elle peut m'ouvrir les cieux, et joindre ma destinée aux destinées glorieuses des immortels.» (L53) Il agit aveuglément, et ne cesse de se bercer de faux raisonnements : « Je suis toujours convaincu que l'amour et la sagesse se concilient parfaitement ensemble.» (L65)

Mais en fait, qu'est-ce qu'il entend par sagesse? Il ne s'agit pas du calme supérieur joint aux connaissances, mais simplement de la modération dans la conduite, sans prétendre à la hardiesse d'une vertu exigeante ; le chevalier n'affronte pas les obstacles, mais se dérobe, manquant de résolution :

la recherche de la vérité n'est pas celle du bonheur, et [...] la vraie sagesse se réduit à continuer doucement son pèlerinage en cette vie, sans chercher à connoître l'essence, et la destination de ce qu'il y a sur la route. (L1)

Pourtant, lui qui aime lire les romans de chevalerie, il se réclame des paladins de jadis, il parle fréquemment des exemples de courage et de vertu des «braves et loyaux chevaliers [qui] s'illustroient par mille faits héroïques » (L2), il se prend par l'un d'entre eux, parce qu'il est « amoureux comme on l'étoit au dixième siècle ». Le contraste entre ce qu'il est et ce qu'il croit être est mis en évidence de façon frappante par l'anecdote de l'ermite (L40) qu'il va visiter, lorsqu'il apprend qu'il y en a un dans le canton, dans l'attente de trouver un saint personnage. Mais à la place d'un homme vénérable, il ne trouve qu'un

petit homme affublé d'une casaque sale et blanchâtre, moitié ivre, moitié imbécille, parlant un mauvais français, et pouvant à peine articuler. En me voyant, il s'est mis à psalmodier quelques mots latins, et a fini par me demander l'aumône. J'ai tiré de ma poche une petite pièce de monnaie,

qu'il a prise avec une avidité dont j'ai été choqué, plus encore que de sa figure.

Déçu, il se dépêche de quitter les lieux, regrettant « ces siècles reculés où l'homme plus religieux et détaché de bonne foi des biens périssables, savoit au moins se faire respecter dans la retraite ». Mais si l'ermite ne répond pas à son espoir, lui-même n'a rien non plus en commun avec les anciens chevaliers « que le repentir de quelques égaremens, le dégoût du monde ou la simple dévotion, conduisoient dans la solitude ». Qu'est-il allé chercher dans l'ermitage? La paix de son âme, dans la douleur d'avoir offensé Dieu? Y va-t-il avec un esprit de piété, est-il disposé à renoncer à une vie dissolue? Agité et dépité des attentions que Mme de V a pour le fat vicomte son hôte, c'est le cœur plein de jalousie qu'il va chez le solitaire, cherchant à se calmer, mais sans nul esprit de contrition : « Je pensois que la vue d'un pieux hermite feroit sur moi des impressions salutaires, et me fortifieroit contre les foiblesses de mon cœur ».

Ce n'est donc ni le repentir, ni la dévotion, ni le désir d'élévation qui le conduisent dans un lieu censé être dédié à la piété, dont il ne signale que la « vue très-pittoresque ». Il n'est disposé à aucun effort, il n'a qu'un vague désir d'être touché par le spectacle de l'anachorète, d'obtenir des consolations du seul fait de s'émouvoir, et de continuer la vie qu'il mène. L'ermite qu'il rencontre le lui rend bien, lui qui ne cherche qu'à tirer l'aumône de ses visiteurs.

C'est précisément en quittant ces lieux que le chevalier voit dans un hameau voisin le vieux soldat adorant son arbre. Si l'ermite ne priait pas Dieu, le fou, par contre, à genoux et les mains jointes, ne manque pas un seul jour de le faire, comme le dit sa femme au chevalier. Et c'est une touchante résignation à la volonté divine qu'elle montre :

Hélas! Monsieur, m'a-t-elle répondu ; c'est mon pauvre mari. Il a servi quarante ans, et a fait vingt-trois campagnes ; il n'y a que deux ans qu'il est revenu de l'armée, où il a eu bien du mal et des fatigues. Nous avons un fils qui devoit faire l'appui de notre vieillesse. Dieu nous l'a repris ce cher enfant, et mon pauvre homme n'est arrivé que pour être le témoin de sa mort : le chagrin lui a dérangé la tête. Le Seigneur m'a envoyé cette affliction quand nous commençons d'être heureux.

C'est donc cette femme qui lui tient les pieux discours qu'il attendait de l'ermite, et qui montre une fermeté d'âme dont il pourrait tirer les « impressions

salutaires» qu'il cherchait, mais il reste aveugle devant son exemple, et ne voit que le fou : « Tel est donc le destin de l'homme, disois-je en m'éloignant de cette femme! Le moment du repos est pour lui l'instant de la démence ou de l'imbécillité ».

Ses réflexions sur les cultes extravagants dont les hommes ont été capables aboutissent à une déclaration de déisme¹⁴ ; cependant son inquiétude subsiste, ouvrant une porte à des connaissances qui ne seraient pas de l'ordre naturel. Mais pour l'instant il reste sur le seuil, retenu par la vanité et par sa passion :

Les lumières naturelles ne nous suffisent donc pas? Il nous faut donc des connoissances étrangères, des forces qui ne sont point en nous, pour que notre vie devienne autre chose qu'une végétation animée? [...] L'esprit de l'homme enfin [...] seroit-il nul s'il n'étoit pas éclairé?

Je m'arrête ici, ne voulant pas me laisser aller à ces idées dangereuses, qui mènent au mépris de soi-même, et à l'indifférence pour l'estime d'autrui. Adieu, mon cher comte ; je plains les hommes de se livrer à l'idolâtrie, et j'idolâtre une créature : mais cette créature [...] est, quand elle le veut, le chef-d'œuvre et l'image de la divinité.

Il s'investit totalement dans sa passion, sans résistance ni remords ; l'amour affecte l'amant tout entier, âme et corps, aspirations et appétits. Et pourtant, lors d'une digression sur la vie des couvents, il applaudit aux changements de la vie des religieux, autrefois tournés exclusivement vers l'au-delà, aujourd'hui accordant le divin et l'humain :

Autrefois les cloîtres avoient un aspect effrayant, et l'on osoit à peine en approcher. La sagesse ne s'y montrait que sous le cilice et la haire, qu'avec les traits farouches de l'intolérance et du fanatisme ; maintenant ils sont des retraites agréables, où des philosophes chrétiens et de bonne compagnie savent concilier le devoir et le plaisir. [Ils savent] en un mot, être à Dieu et à la société. (L28)

Il est donc lui-même coupable de ce qu'il déplorait chez les moines du passé, et la digression sert à mettre en relief son fanatisme, car tout –l'univers, la nature, les hommes, jusqu'à Dieu même– se résume pour lui en Mme de V. « Dieu te fit sans doute à sa propre ressemblance ; que dis-je? Tu es un

¹⁴ « Comment [l'homme] à la première lueur de son intelligence, et dès qu'il a observé les grands phénomènes de la nature et la continuation réglée de ses opérations, ne s'est-il pas prosterné sur le champ pour adorer un principe intelligent, l'ame du monde, présent à tout, animant tout, et gouvernant tout selon des loix immuables? » (L40)

écoulement de sa divinité ; il se versa lui-même dans ton ame, selon la mesure qu'exigeoit sa sagesse » (L13).

S'il s'est détourné de Dieu, il a également perdu l'estime de soi. Les sages que le roman fait parler lui prêchent les fins sociales de la dignité humaine, qui donne tout son sens à la vie, les lui montrent par leur exemple ; les couples qu'il fréquente parlent de leurs occupations, faisant preuve de l'utilité de leur vie¹⁵ ; le gentilhomme rural est l'exemple du devoir de la conservation familiale et de la pureté des mœurs. Noblesse oblige : le chevalier l'oublie –lui qui évoque pourtant si souvent les « mânes glorieux » des ancêtres–, et donc trahit la loi de son état, qui exhorte à s'honorer, par son mérite, sa vertu, et à perpétuer, à enrichir le double héritage du passé, à accroître le bonheur de la nation.

J'ai eu de l'ambition pendant quelque tems [...] ; j'ai aimé les lettres ; j'ai cultivé les sciences ; j'ai voulu faire des découvertes utiles ; j'ai désiré les richesses pour les employer à faire du bien ; je me suis donné des soins ; j'ai fait des démarches ; mes efforts ont été et devoient être sans succès. J'ai reconnu que, bien que louables dans leur objet, ils avoient cependant un objet chimérique. En examinant l'état des choses, en m'examinant bien moi-même, je me suis avoué que je ne pouvois rien pour le bonheur de mes semblables. [...] toute idée d'ambition s'est effacée de mon esprit ; et tant que je ne serai qu'inutile sur la terre, je ne m'y croirai pas déplacé. (L57)

Ce n'est pas par indiscretion que le gentilhomme rural, Monsieur de B, s'intéresse à sa situation : « Il m'a parlé de moi, m'a demandé si j'avois des vues d'avancement, des projets de fortune ; si je songeois à m'établir » (L57). Comme le lui rappelle son hôte –dans une salle « tapissée d'une grande quantité de tableaux de famille » et « au milieu de ses enfans »–, « on se doit à la société », le reste n'étant qu'égoïsme et faiblesse :

Celui qui a la mesure de connoissances et le degré de vertu nécessaires pour servir les hommes, ne se décourage point. [...] il ne connoît de joug que celui des loix et de la nécessité. Ses penchans, ses passions, il les immole à ses devoirs [...] La vertu, a-t-il ajouté, n'est autre chose que l'application constante de toutes nos facultés, que le dévouement de toute notre vie au bonheur des hommes. (L57)

¹⁵ « Pendant le dîner, ils [les gentilshommes] se sont fort entretenus des terres, de leurs productions, de leurs cultures, et ils en ont parlé en connoisseurs et en citoyens. [...] Les dames, qui n'avoient point de chapeaux au ballon ni de coëffes à la figaro, ne dissertoient pas sur les modes ; mais leur conversation rouloit sur ce qui fait l'entretien chéri des femmes de bien : elles parloient de leur menage, de leurs enfans, des occupations qui conviennent à une mère de famille » (L27).

Or le chevalier, dans le duel de la vie, s'est déclaré vaincu :

quand les lumières auront extirpé du cœur humain l'envie et l'intérêt personnel, passions destructives qui seront toujours sur la route du génie pour le décourager ou pour l'étouffer dans sa marche ; quand la philosophie sera réellement l'amour et la pratique de la sagesse [...] : alors je me ferai gloire d'être le disciple et l'ami de ceux qui savent, [...] et me trouverai heureux d'aller chercher des modèles de perfection et de bonheur inconnus jusqu'à ce jour, dans une société d'hommes qui tiendront lieu de divinités sur la terre. (L27)

De ce fait, « obligé de se retirer en lui-même, il gémit ; c'est tout ce qu'il peut faire » (L57) : première trahison d'un homme faible et découragé –qui explique sa situation lorsque le roman commence–, la deuxième consistant à mettre l'amour à la place de la vertu. Ce qu'il dit de Mme de V est surtout valable pour lui : « L'amour est à ses yeux la première des vertus, celle d'où dérivent toutes les autres » (L15).

Les uns naissent avec la soif d'acquiescer ; les autres avec l'envie de dominer ; quelques-uns pour courir sur les pas de la gloire ; d'autres pour ramper dans les chemins de la fortune ; moi, je suis né pour servir l'amour. (L15)

L'exigeante vertu de Rousseau a été bien comprise par Loisel de Tréogate. Ce sont l'honneur, le courage, le dévouement à des nobles causes, à l'utilité sociale, la bienfaisance, l'esprit de famille, l'attachement conjugal –les vertus et héroïques et domestiques, la responsabilité morale et sociale –, qui sont posés dans le roman comme code moral auquel tout honnête homme doit se rattacher. Or les passions –et pas seulement l'amour– brouillent aux yeux du chevalier, dans cette grande crise de la morale de son siècle qu'il déplore si souvent, la distinction du bien et du mal. L'amour est encore un risque couru par sa volonté et sa raison, mais sa faiblesse précède l'amour ; il s'est laissé gagner par la suggestion ambiante, la contagion d'un milieu social imprégné d'égoïsme. Lorsqu'il s'éprend de Mme de V, il voit en sa passion un ressort, mais c'est la liberté morale qu'il perd :

C'est Eugénie qui m'ordonne de souffrir ; je n'ai plus ni fermeté ni courage ; c'est elle enfin qui me réduit à la triste nécessité de chérir ma foiblesse, de craindre la raison et de rejeter son secours. (L50)

Quel est ce sentiment qui s'irrite dans la solitude, qui charme et qui tourmente, qui enivre et qui désespère, sans que la raison puisse empêcher l'action, et en changer les effets? (L52)

J'obéis au ciel, quand je me livre à toute ma tendresse ; et quand je ne suis point maître de ne point aimer, c'est qu'il a voulu que j'aimasse. (L57)

Les divers Mentor qui apparaissent dans le roman ont beau lui exposer les dangers de l'amour idolâtre¹⁶, rien n'y fait : l'aliéné chérit son asservissement. « Cette chaîne est aussi nécessaire à ma vie que l'air que je respire », écrit-il au Comte de P, et « les conseils, et les efforts de la raison d'autrui, et de la mienne, ne peuvent rien contre elle ». Sa raison, quoi qu'il en dise, n'y est pas pour beaucoup ; il n'agit pas après réflexion et avec pleine conscience, mais dominé par sa passion, à laquelle il se dit fatalement enchaîné par son «insurmontable faiblesse», même si elle le rend malheureux, car

Les hommes ne sont vicieux et malheureux, que parce qu'ils sont foibles, que parce que les ames humaines n'ont en elles-mêmes rien qu'elles puissent opposer victorieusement à toutes les affections nuisibles qui s'y introduisent et s'y établissent avec une sorte de tyrannie. (L57)

La gravité des mœurs, l'austérité même des habitudes, la tournure religieuse des esprits et des consciences, témoigne de la survivance des anciennes mœurs, des anciennes valeurs –que le chevalier regrette mais n'incarne pas– chez des familles ou des individus isolés, des consciences éclairées, tels les comtes de La Gleh ou de P. Se retirer du monde comme ils l'ont fait, ou se maintenir à l'écart comme le gentilhomme rural semble être la condition nécessaire pour leur salut moral –et religieux tout au moins pour de La Gleh et Monsieur de B. Ils se sont libérés de l'imitation, de la suggestion, de la contagion « des corruptions du siècle » qui règnent dans les villes ; ils ont eu assez de force de caractère pour briser leurs chaînes¹⁷. Ils peuvent tous souscrire à l'affirmation du gentilhomme :

La vertu est aussi une passion, la seule qui soit digne d'occuper le cœur tout entier ; mais cette grande et belle passion ne souffre point de rivales, et elle n'existe pas qu'elle n'ait anéanti ou dompté toutes les autres passions. (L57)

¹⁶ Le Comte de La Gleh, par exemple, qui lui dit : « Cet échafaudage de sentimens exaltés avec lesquels nous déifions les objets de notre amour, n'est point dans la nature. Sa marche est plus simple et plus douce. Elle inspire les affections tendres, et ne défend pas de s'y livrer ; elle invite à goûter le plaisir, c'est-à-dire, ce qui l'est réellement ; mais ne permet point d'en approcher, qu'auparavant l'on n'ait écarté de soi les desirs tumultueux ». (L43)

¹⁷ « Il faut suivre le torrent ; je l'ai suivi comme les autres, et je sens très-bien qu'il m'eût entraîné jusqu'au dernier moment, si je n'avois pris la résolution ferme et courageuse de m'écarter des routes battues, et de fuir dans la solitude », avoue de La Gleh. (L43)

Devant ces géants, la faiblesse de caractère du chevalier ne peut que le rendre plus chétif encore. Par responsabilité morale, de leur maturité d'esprit ils lui prodiguent enseignements et conseils, et c'est d'exemple qu'ils prêchent. Ils croient d'ailleurs à la force de l'exemple, puisque s'ils condamnent les mœurs du monde, ils sont indulgents pour les habitants des villes, qui sont en quelque sorte poussés par leur vie même, à se copier, à s'imiter, à se modeler inconsciemment les uns sur les autres. Mais le chevalier, traversé par l'amour, la jalousie, la peur ou le désespoir, est un être délicieusement avili. Il se complaît dans sa soumission à Mme de V, il cultive avec soin « toutes les gradations du chagrin », trouvant dans sa mélancolie le signe d'élection « des cœurs doués d'une délicatesse particulière » : « Ceux-là seulement sont dignes de sentir que la mélancolie est amie de la vraie volupté ; que les larmes de la douleur valent mieux quelquefois que les transports du plaisir » (L60). Rien n'est capable de redresser son ressort moral, de faire rebondir son âme : « s'il entroit dans vos vues de me faire souffrir [...] je me résigne à votre volonté comme à celle de l'être qui vous fit l'arbitre de ma destinée », écrit-il à la dame (L61). Ce n'est pas le héros qui affronte la destinée, mais bien celui qui la subit en s'y pliant ; c'est un être fragile qui manque d'assurance, et dont la raison chancelle lorsque Mme de V part de Gurcy, le laissant dans le désarroi. C'est en aveugle qu'il se peint, cet homme dont les sentiments troublent le jugement, dont l'aliénation est criante. Son bandeau, c'est sur la raison qu'il le porte.

L'anecdote du cheval pris pour un terrible brigand (L59) prend ici tout son sens. On raconte dans la contrée toute sorte d'histoires extraordinaires au sujet d'un bandit capable même, selon disent les paysans, de se métamorphoser en chien ou en chat pour échapper à la maréchaussée. Un soir, la maisonnée de Mme de V est en alarme, croyant que le brigand et ses gens se trouvent dans le jardin, les chiens ne cessant d'aboyer : les domestiques effrayés se précipitent d'avertir le chevalier, qui sort avec le garde, armés de leurs fusils, pour ne trouver qu'un cheval dans le bosquet.

Le plaisant de l'aventure, c'est que lorsque j'ai dit à haute voix que c'étoit un cheval échappé, ils se sont tous sauvés en jettant de grands cris. Ils pensoient de bien bonne foi que c'étoit le capitaine *Mouron* lui-même qui s'étoit changé en cheval.

« La crédulité du peuple m’amuse et me touche », écrit le chevalier, qui y voit bien « l’instrument dont l’esprit fort de certains hommes s’est servi pour faire des esclaves et des malheureux ». Or, n’est-il pas lui-même asservi et manipulé? Ne l’avait-t-on pas prévenu du « penchant à la coquetterie » d’Eugénie (L8)? Il croit former un couple, mais qu’est-il en réalité pour Mme de V?¹⁸ Amant trop enthousiaste, sa passion exagérée lui fait commettre des excès de candeur, de docilité ; il accepte comme solides les mauvaises raisons de Mme de V pour ne pas se remarier, pour devoir quitter longtemps Gurcy pour Strasbourg où y « régler les affaires de la succession, qui cependant est fort claire » ou encore pour n’être pas accompagnée du chevalier lors de ce voyage par scrupule des bienséances –ces bienséances dont elle a si longtemps fait fi¹⁹ : « il ne seroit pas convenable que je l’accompagnasse », dit-il au comte son ami, en récitant la leçon qu’on lui a faite. Ce qui convient parfaitement à Mme de V, c’est au contraire qu’il reste à Gurcy : « dis-moi, promets-moi, jure-moi que tu resteras ici »(L20) ; « elle m’a prié de demeurer à sa terre, de veiller aux intérêts de sa maison pendant son absence » (L47). D’amant, il est devenu en fait l’intendant de Mme de V²⁰ ; il le sera pendant sept ou huit mois, durant lesquels il reçoit quelques billets et de rares lettres de son Eugénie, malgré ses plaintes et ses prières.

L’anecdote du malheureux (L58) trouvé au bord de la mort par une froide nuit d’orage derrière le château de Mme de V, demandant des secours de sa voix plaintive, est tout à fait l’image de la situation dans laquelle se trouve le chevalier. Bien que les scènes de charité ne surprennent guère dans un roman sensible, la bienfaisance est particulièrement présente dans celui-ci, et puisque, dès le début, le chevalier cherche à inspirer la compassion, il est tentant d’établir le rapport, car les lettres que le chevalier délaissé reçoit de Mme de V donnent bien l’impression

¹⁸ Nous ignorons en quelle qualité elle le présente aux honnêtes gens de Gurcy, mais c’est de la sorte qu’il écrit à l’abbé de P la lettre 28 : «Mad de V dont j’ai l’honneur d’être le très-humble secrétaire...»

¹⁹ Dès la lettre 15 nous savons de « sa raison qui reconnoît des préjugés respectables, et sa philosophie supérieure aux opinions absurdes et passagères de la société » ainsi que de son esprit d’indépendance, « l’himen lui paroissant une espèce de joug fait pour être redouté, puisqu’il détruit le charme d’une union volontaire ».

²⁰ Ainsi il lui écrit, par exemple : « Je crois avoir rempli tes intentions : j’ai fait ce que tu eusses fait toi-même ; je n’ai été que ton représentant » (L58).

de n'être que des aumônes, et qu'une fois écrites elle oublie le malheureux, tout comme le couple a fait lors du voyage à Gurcy :

Au sortir de la ville, des hommes et des femmes couverts de lambeaux ont paru sur le chemin, et sont venus demander l'aumône aux portières du carrosse. Eugénie a vidé ses poches, et leur a distribué tout ce qu'elle avoit d'argent blanc. [...] Cette rencontre a fait diversion à notre bonheur, et nous a causé une sensation de peine qui a duré quelque minutes. Le moyen d'être heureux, lorsqu'on voit des êtres qui souffrent? Des objets nouveaux et plus rians ont effacé peu-à-peu cette impression de tristesse, et nous avons continué gaiement notre voyage. (L20)

Les lettres qui racontent l'emploi du temps du couple heureux –l'amour étant leur seule occupation et leur seul sujet de conversation– sont encadrées par d'autres qui contrastent fortement, qui parlent de la capacité d'action de l'homme, de son pouvoir de transformation de la réalité. La description de Gurcy, peu boisé, introduit la digression historique et explique le rôle des moines du Moyen Âge – « Ces laborieux solitaires convertirent peu-à-peu en des terres d'un excellent produit, les endroits les plus déserts et les plus négligés » (L21)– ; la lettre 23 est entièrement dédiée à la bienfaisance du Duc d'Orléans, d'après l'oraison funèbre de l'abbé Fauchet, qui montre comment ce prince sut rendre utile sa vie en secourant secrètement les malheureux ; la lettre suivante nous introduit chez Monsieur de B, le gentilhomme rural : il a su servir le roi, tout comme il sait élever ses enfants et aider autrui²¹ ; la lettre 25 rapporte une nouvelle de l'Empereur, qui a refusé à la ville de Bude la permission d'ériger sa statue, estimant ne mériter cet honneur que « lorsque l'accroissement de la population, l'amélioration de l'agriculture, une industrie encouragée, [...] produiront une source pure et abondante de richesses réelles ». Ces exemples suffisent à montrer l'insistance avec laquelle le roman –principalement au moyen d'éléments anecdotiques– souligne l'utilité de la vie humaine, le sens de service qui doit l'orienter, qui sert de repoussoir à l'attitude de démission du chevalier.

Cette attitude est présentée dès la première lettre comme équivalant à la mort : « vous vivez et je suis mort ». L'idée de la mort semble dominer la pensée

²¹ « Il ne leur [à ses enfants] dit pas d'être humains, d'avoir pitié des malheureux ; l'homme qui souffre ne va point chez lui sans être soulagé ; il n'en sort pas sans le bénir : il a dans sa maison de jeunes orphelins à qui il sert de père ; sa vie est un acte continu de bienfaisance et d'humanité ». (L24)

du chevalier²² ; dernier de son lignage, il se sent doublement voué à la mort, ne pouvant se survivre ni dans des enfants, ni dans la mémoire des hommes :

Je pense à ces aimables enfans que nous venons de quitter, lui ai-je dit ; je fus élevé comme eux dans une maison de paix ; j'avois comme eux le meilleur des pères. J'eus aussi une mère tendre et une sœur chérie ; ils sont morts... je n'ai plus que des cendres à visiter et des larmes à répandre dans le lieu de ma naissance : je possédois aussi un petit manoir au milieu des champs, un petit bois, un petit verger. Ces biens touchans, ces jours si doux sont perdus pour moi ; ils n'existent plus que dans ma mémoire, qui se perdra bientôt elle-même dans l'abîme du tems. Mes bons parens, et leur fille et leur malheureux fils, seront oubliés sur la terre... personne ne se souviendra de nous... (L24)

La menace de la disparition revient incessamment dans ses lettres ; tout est fugitif et périssable —« Je me suis mis à rêver des vicissitudes de cette vie, de l'instabilité des choses et des félicités humaines, de cet avenir obscur, si redoutable » (L30) —, mais la présence de la mort dans le roman se traduit de plus d'une façon.

Un incendie qui ravage un hameau tout près du château (L29) en est la manifestation la plus dramatique : les chiens qui hurlent, le vent qui lance les étincelles sur les toitures de chaume, les cris, le combat des hommes contre le feu, les femmes qui s'élancent dans la fournaise essayant en vain de sauver les enfants, l'odeur, la fumée, tout nous est transmis, avec le bilan des pertes : six vies humaines, et soixante mille livres, dont quatre cents animaux. Ceux qui ont survécu sont désormais menacés par la misère, ayant perdu tous leurs biens. Le récit du chevalier souligne l'héroïque conduite d'une jeune mère qui périt en essayant de sauver son enfant, et encore celle d'une pauvre femme à qui le fermier avoit donné l'hospitalité :

[elle] étoit sortie saine et sauve de la maison incendiée ; mais pensant que l'enfant qu'elle a vu la veille est resté dans l'intérieur du logis, elle revient sur ses pas, rentre courageusement dans cette maison qui n'est plus qu'un vaste bûcher, et bientôt suffoquée va tomber auprès du berceau de cette innocente créature, qu'elle tient déjà dans ses bras. On

²² Un exemple entre mille : « À tous les pas que vous faites, la terre amoureuse ouvre son sein pour laisser échapper des fleurs ; ici stérile et desséchée par les pas de la multitude, elle offre, ou une verdure flétrie, ou les froids monumens du faste. Les eaux, les bois, les végétaux de toute espèce purifient l'air que vous respirez ; le zéphir vous porte comme en tribut ses parfums les plus salutaires : moi, je vis dans une atmosphère étouffée, émanation de mille corps putréfiés, qui vicie mon sang et mes humeurs ». (L2)

l'a trouvée morte en cette posture [...] embrassant encore les restes informes de l'enfant qu'elle a voulu sauver.

Le courage fait braver la mort, pour essayer de rendre à la vie ses proies, et si l'amour maternel devient héroïque, le sentiment d'humanité de la pauvre femme semble encore plus admirable de par son parfait désintéressement. Dans cette calamité, le chevalier fait aussi preuve de courage, d'endurance et d'altruisme :

depuis minuit que l'on est venu me réveiller et me chercher précipitamment, jusqu'à onze heures du soir du lendemain, je n'ai pas cessé un instant de donner des ordres, d'encourager les travailleurs par des récompenses, de les exciter par mon exemple, en faisant ce qu'il étoit tout simple que je fisse, en marchant et m'exposant moi-même sur les débris brûlans [...].

L'anecdote tragique, qui nous montre les qualités d'âme du chevalier, nous permet de croire à sa sincérité lorsque, totalement abattu, il affirme au Comte :

Je me sens capable d'affronter les périls, de me dévouer au bonheur de mes concitoyens, de verser mon sang, de sacrifier ma vie, pour la défense et le salut de mon pays ; je puis repousser la calomnie, braver l'injustice : la maladie, les peines physiques, tous les maux du corps, je les supporterais avec courage, et je ne puis supporter l'absence d'Eugénie. (L52)

Il lui manque l'énergie morale nécessaire pour surmonter son effondrement, même si du temps du plus bel amour, il se répétait sans cesse qu'il ne durerait pas toujours : « Et notre union si tendre qui finira puisque tout finit, quand et comment finira-t-elle? Un autre événement que celui de la mort en sera-t-il et peut-il être le terme? » (L30). Pour souligner la fugacité du temps de l'amour, le roman montre très rarement des couples : l'époux de la femme héroïque la perd dans l'incendie, les Comtes de P et de La Gleh semblent être célibataires, le gentilhomme rural est veuf²³, et les tombes elles-mêmes, par leurs inscriptions, montrent que l'homme doit marcher seul sur le chemin de la vie.

Cette belle fleur a passé comme le souffle qui l'a flétrie et détruite en un même jour... ainsi s'éteint tout ce qui brille un moment sous les cieux... Moi, Thibault Du Fa*, deuxième du nom, seigneur de Gur*, j'ai possédé cette beauté en légitime mariage l'espace de deux années... (L30)

²³ « Il n'a pas joui long-tems du bonheur d'être époux ; mais il s'en console au milieu de ses enfans : on voit qu'ils tiennent d'un si bon père, et qu'ils lui ressembleront ». (L24)

Le chevalier a cherché à s'aveugler, à ne pas regarder la mort en face, à la fuir dans le *Carpe diem*²⁴, en faisant de l'amour qui doit finir la seule raison de vivre, en faisant de la femme aimée son dieu. Mais la réalité s'impose : Eugénie l'a quitté il y a 7 ou 8 mois, à Strasbourg elle est devenue la coquette à la mode, et il est seul. La mort doit apprendre à vivre. Et ce qui donnera au chevalier le ressort moral qui le rendra à lui-même, c'est précisément un tombeau.

Ainsi, lors d'une course champêtre, il retrouve la demeure du Comte de La Gleh, vide et fermée (L64). Affligé, il va au hameau voisin et entre dans l'église :

Le premier objet qui a frappé ma vue dans ce lieu, c'est un tombeau simple et sans ornemens, élevé dans une chapelle. J'y ai lu ces mots, après m'en être approché :

Ci gît Alexandre, etc. Comte De La Glehen..., décédé en la quatre-vingt-dixième année de son âge. Il quitta les demeures corrompues de la cour et de la ville, pour venir en ce lieu contempler la nature et pratiquer la vertu. Il fut en vénération parmi les habitans de cette contrée. Il se montra à eux simple et sensible. Il les instruisoit et les secouroit. Les larmes du pauvre ont coulé sur son cercueil.

Méditant sur le comte et sur la mort dans cet endroit de prière, il se sent en présence de Dieu, et son âme se tourne vers lui :

les troubles de mon cœur ont fait place à un sentiment de calme et de sérénité qui s'y est établi sur le champ. J'ai senti, oui, j'ai bien senti que cette paix intérieure ne venoit point des stériles demeures des humains, et qu'elle découloit du séjour d'un dieu, ainsi qu'une manne rafraîchissante. Je suis sorti de cette église allégé d'un fardeau. L'opiniâtre image d'Eugénie ne m'abandonnoit pas, mais elle n'avoit plus rien de son ascendant tyrannique.

Celui qui cherchait continuellement à être consolé, découvre alors « la source de toute consolation », et revient à la raison, étant capable d'écrire une lettre calme à Eugénie où il affirme qu'ils sont devenus étrangers l'un à l'autre, même s'il continue à l'aimer. « Je n'ai rien à vous dire, puisque je n'ai plus rien qui puisse me faire écouter de vous » (L65). Sa dépendance, néanmoins, ne va pas finir de si tôt, puisque ce redressement va être suivi d'une rechute : Mme de V lui répond par une tendre lettre où elle avoue ses torts ; une deuxième annonce son

²⁴ « Aimable empire! Que ne pouvez-vous durer mille ans, mille siècles, une éternité! Ô comme il est affreux de songer que vous devez finir! éloignons, éloignons ces idées funestes. [...] Ô mon Eugénie! Pourquoi [...] fixer nos regards sur les tableaux douloureux de ce monde, puisqu'il en est de plus rians, de plus faits pour nos ames sensibles et aimantes! » (L32)

prochain retour à Gurcy. L'élan vers la liberté se brise, le chevalier retombe dans la conduite précédente en choisissant la sujétion –« je serai heureux encore de me précipiter à tes pieds, d'y chercher, d'y recevoir des chaînes, d'en porter et d'en sentir tout le poids » (L66) –, dilemme que le roman souligne par les conseils d'adieux du gentilhomme :

Ô jeune homme! A-t-il ajouté, sachez mesurer votre cœur sur votre raison ; servez-vous de vos lumières pour éclairer et diriger vos sentimens ; faites-en des instrumens de bonheur. Cela dépend de vous, soyez-en sûr ; oui, cela dépend de vous. (L68)

Car la soumission le conduit à Paris, pour y rejoindre Mme de V qui lui écrit « qu'elle étoit bien aise de reprendre un peu l'air de la capitale, avant de retourner à la campagne ; qu'elle comptoit y rester quelques mois, me proposant, ou de l'attendre à Gurc, ou de l'aller joindre à Paris » (L68). C'est le cœur serré qu'il quitte Gurcy, le curé, M.de B, les domestiques du château, les habitants du hameau, tous ceux qui l'estiment et le chérissent, pour ne trouver à Paris que l'indifférence de Mme de V – « on a tant de choses à se dire après une longue absence, et elle ne me dit rien » –, sa vanité –« irritée de ma présence, mes soupirs lui déplaisent : elle ne veut plus de mes caresses ; mais elle veut toujours mes hommages »–, ses coquetteries, ses cruautés.

Lorsqu'il a la certitude de l'infidélité de Mme de V –à Strasbourg déjà et encore à Paris–, enfiévré, il délire²⁵ ; la mort semble être son seul refuge : « Douce image du trépas, que je caresse dans mon sein, n'êtes-vous pas ma consolation? N'êtes-vous pas mon bien, mon unique bien? » (L74) Il décide de sauter du haut du donjon de Vincennes, mais, arrivé en haut de la tour et s'approchant de la balustrade, la campagne, le bois, Paris tout entier s'offrent à sa vue, il se sent baigné par des torrents d'air pur, comme s'il atteignait à une autre dimension : « Je voyois au-dessous de moi cette atmosphère terrestre où se forment les passions » (L75). L'aveugle récupère la vue : il prend conscience du plaisir d'exister, et demande pardon à Dieu de sa folie.

²⁵ « Où suis-je? Eugénie, dans quel lieu maudit de la nature m'avez-vous conduit? ... pourquoi le jour se change-t-il en nuit? Pourquoi ces vapeurs rouges et sombres? Pourquoi ces nuages de sang que j'entrevois à l'horizon? ... des spectres m'entourent, l'air en est obscurci ; ils exhalent une vapeur meurtrière » (L74).

Je descendis de la tour, promettant bien de maîtriser mon cœur à l'avenir, de l'épurer d'un levain funeste qui pouvoit y être encore, de rentrer au chemin du vrai bonheur dont je m'étois si prodigieusement écarté, et de vivre enfin pour la sagesse. (L75)

La crise déclenche une fièvre maligne ; pendant deux mois il sera gravement malade –sans que Mme de V se daigne prendre de ses nouvelles–, et passera ce temps entre la vie et la mort. Là encore, c'est la mort qui lui apprend à vivre.

j'ai vu de près les bornes de la vie, sans distinguer ce qu'il y avoit au-delà ; mais c'est au bord de ce monde inconnu, c'est sur le passage de cette terre de silence et d'oubli, que j'ai retrouvé ma raison perdue. Les maux du corps m'ont rendu la vigueur de l'ame et la tranquillité de l'esprit. (L75)

Il abjure l'amour obsédant, « passion dérégulée », « délire, pure frénésie », « qui fait de notre esprit une source d'erreurs, de notre ame un théâtre d'illusions et de combats, de notre vie une fièvre continuelle ». Les seules passions qu'il désire entretenir dans son cœur sont « la douce flamme de l'amitié » et « celles qui honorent et qui servent l'humanité ». Il ne s'aveugle plus : « mes yeux se sont ouverts à une clarté nouvelle, qui a répandu la sérénité de toutes parts autour de moi » ; avec la lumière, il a gagné la liberté : « j'y pense encore [à Eugénie], et je ne crains point d'y penser ; mais son idée n'est plus l'idée régnante de mon esprit ». La lettre qui clôt le roman est la preuve de cette liberté si chèrement récupérée : le chevalier refuse de renouer avec une Eugénie repentante qu'il aime pourtant, car son âme « a retrouvé la faculté de juger », il est « revenu de cet état de démence et de folie » dans lequel il s'honorait de ses chaînes et se faisait « une loi même devant Dieu, de les porter toujours », étant « enfin convaincu que ce n'est point à la félicité, mais au repos que nous devons prétendre en cette vie ». Le temps du délire, de la cécité est fini ; le temps de la liberté a commencé. Il dit ressembler « à un homme qui sort tout mutilé d'un précipice où il a pensé périr, et qui une fois remonté sur ses bords, sent beaucoup moins ses blessures que le plaisir d'être échappé au danger »(L75). Comme le malheureux dont il a raconté l'anecdote dans la lettre 58, meurtri mais sur pied, il peut poursuivre le chemin de sa vie.

De toute évidence, les anecdotes racontées dans les lettres ont à la fois une destination et une signification. Elles attirent notre attention sur un trait essentiel de cette destinée présentée comme illustration des dangers de la passion excessive ; elles permettent à l'auteur de suggérer, d'étayer la morale qui se dégage de son roman. Comme un signal qui apparaît de temps en temps au bord d'une route, elles éclairent la trajectoire du chevalier, puisqu'elles mettent en garde contre les risques qui menacent tous ceux qui cherchent un mirage de bonheur et se perdent dans la dépendance. Le profil de perturbation que les anecdotes montrent a beau être divers –du deuil jamais assouvi à la boisson, de l'amour morbide à la dévotion religieuse mal entendue–, les conséquences sont toujours destructives.

Loin d'être des digressions gratuites, voire des éléments qui, tout en ancrant le récit dans le vécu quotidien, pourraient être élagués sans que l'action en pâtisse, les anecdotes sont bien à leur place dans l'architecture fragmentée du roman, qu'elles renforcent et enrichissent. Sur le kaléidoscope qu'elles construisent se détache l'histoire du chevalier, qui laisse voir la succession des étapes de la dépendance. L'amour passion est maladif, s'identifiant à une forme de folie, à une obsession qui dépossède l'amant de son identité et de sa liberté. Que ce soit lors des temps heureux, où comblé et émerveillé il résume tout l'univers dans la seule femme aimée, avec laquelle il poursuit un rêve de fusion, ou, au contraire, dans les inévitables étapes qui dégradent le bonheur, le chevalier se perd –comme ses promenades sans but le signalent inlassablement. Les différentes apparitions de l'amour-jalousie (étant ensemble à la campagne, séparés entre Strasbourg et Gurcy, ou à Paris) permettent d'explorer le pouvoir destructif de la passion qui mène au suicide. Mais la dépossession de soi n'est-elle pas déjà une figure de la mort?

L'expérience de l'amour montre donc un mouvement centrifuge ; dans ses extases, le chevalier cherche à vivre avec l'aimée dans un îlot dont ils seraient les seuls habitants : le héros, tout à son amour, se détourne des devoirs de l'homme et oublie sa vocation essentielle ; la passion, commandée par la vision subjective, construit son objet et devient idolâtrie. Les avertissements du Comte de P, du Comte de La Gleh, leur exemple, restent vains parce que mal écoutés. Si le chevalier cherche à se perdre, à se dissoudre dans sa quête de fusion, Madame de

V suit un mouvement pareillement centrifuge, mais en direction contraire : elle rompt l'isolement en se donnant au monde extérieur – d'abord en l'introduisant chez elle (épisode des visiteurs) ; ensuite en quittant ses terres et son amoureux : elle est entraînée, aspirée par le royaume du néant, le monde. L'opposition du roman ne se situe donc pas entre la campagne et le monde, mais entre une vie pour soi –que ce soit à travers la passion ou la coquetterie, peu importe– et une vie vécue pour autrui, entre l'éphémère et le durable.

L'amour accompli est présent dans le roman, et il apparaît comme la relation féconde et heureuse qui fonde une famille ancrée dans la lignée, dans la permanence. Les familles patriarcales nous sont montrées toujours actives et heureuses ; les relations y semblent exemptes de toute contingence ; leurs membres baignent dans une tendresse continue. Les tombes avec leurs inscriptions sont témoins et monuments de la pervivance de l'amour intemporel²⁶, et ne rendent que plus visible le contraste avec l'amour-passion fugitif : c'est pourquoi le chevalier ne peut les regarder en témoin indifférent, mais bien au contraire il verse des torrents de larmes, constatant l'abîme qui sépare l'amour constructif et le destructif, celui qui transcende le temps et celui qui lui est soumis. « Élevons-nous au-dessus de l'empire du temps », dit la sentence du Comte de La Gleh, qui jadis renonça à l'amour-passion et au monde pour chercher la sagesse, comme le Comte de P vient de le faire : si l'on peut s'inscrire dans la permanence à travers le bonheur domestique qui assure le lignage, il est une autre voie, qui est soulignée par toute une série d'anecdotes, et montrée par eux. Ils cherchent par leurs actions et leur exemple à être utiles ; en cherchant le bien d'autrui ils se prolongent au-delà de leur propre existence.

L'expérience amoureuse du chevalier –tout comme les liaisons de Madame de V– appartient au temps, à l'éphémère ; inévitablement le temps du bonheur est suivi de la saison des doutes et des tourments. Le cycle du temps conduit à l'échec et concourt au dénouement –inscrit déjà dans le titre du roman–, car l'amour-passion naît, se développe, se mue et meurt. Si l'abandon aveugle à la passion est un délire condamné à la mort, cécité, folie et mort planent

²⁶ « J'ai élevé ce monument en mémoire d'elle, pour y venir pleurer tous les jours... quand [...] mon corps, ainsi qu'un feuillage privé de la sève qui le nourrit, sera prêt à tomber ; ô mes chers amis! Portez-moi dans le tombeau où elle repose, et couchez-moi doucement à ses côtés ». (L30)

incessamment sur le roman grâce aux différentes anecdotes dont les superpositions et les correspondances évitent le lecteur de les isoler ; leur présence systématique oriente le récit et construit une grille de lecture, en intervenant auprès du lecteur comme autant d'indicateurs de lisibilité. Dans l'économie épistolaire, les *realia* du moi intime prévalent sur les choses anodines de la vie ou la réflexion intellectuelle ; l'attention se tourne vers ce discours sur soi expansif, ce *moi* quasi hystérique qui se montre sans réticence, nous détournant des anecdotes ou historiettes racontées par ailleurs, que l'on pourrait croire des *marginalia*. Or il s'avère qu'elles possèdent une fonction non seulement signifiante, mais structurante : elles sont le point d'appui pour faire levier, facilitant la dynamique du roman tout en assurant la cohésion textuelle ; d'un point à l'autre du roman, elles se répondent en écho, formant le réseau qui soutient l'ouvrage.

Le sens se construit et se dégage dans l'interférence du vécu et du conté, du discours et du récit, dans le chassé-croisé des états d'âme du chevalier et des anecdotes éparses dans ses lettres. La structure narrative stimule le dialogue entre ces deux données ; les anecdotes ponctuent le texte, accompagnées ou non de réflexions. Elles s'inscrivent dans le récit-cadre qu'est l'histoire des *dernières amours du chevalier de...*, signalant au lecteur qu'il doit la comprendre comme un autre exemple de ce que les anecdotes illustrent : c'est *ainsi* que *finissent les grandes passions* –le titre du roman nous annonçant déjà et le sens moral et la forme-collection. L'histoire d'amour vécue par le chevalier développe selon les techniques du roman les mêmes données des anecdotes –passion excessive qui mène à l'aveuglement, au délire, à l'autodestruction–, mais en parvenant à surpasser la situation de dépendance par la prise de conscience qui permet de reconquérir la liberté et d'accéder à la sérénité. Et ce dont il s'était détourné –le sens de la vie– est rappelé avec insistance par d'autres récits hors-sujet qui prêchent d'exemple. On doit donc considérer les anecdotes comme des micro-récits qui témoignent du souci de Loaisel de Tréogate qui guide son lecteur vers la bonne interprétation de l'histoire-cadre : en définissant de la sorte l'intention de l'auteur, c'est le mode d'emploi de la fiction qu'elles donnent au lecteur, pour qu'il « puisse en tirer de l'utilité et lui en faciliter l'intelligence » –ce que le

Dictionnaire de Trévoux de 1740 disait être la fonction de la Préface. Loin d'être des éléments de disjonction du texte, c'est bien un rôle d'unification du récit que les anecdotes remplissent dans ce roman-école de la vie. Ainsi, elles contribuent à l'identité de l'œuvre en tant que somme –les fragments s'agencent entre eux– et en tant que totalité, puisqu'elles dégagent la structure signifiante d'un ensemble.

Références Bibliographiques

- BAYARD, Pierre (1996) : *Le Hors-sujet, Proust et la digression*. Paris, Éditions de Minuit.
- BEUGNOT, Bernard (1990) : «De l'invention épistolaire : à la manière de soi», in M. Bossis (dir.), *L'Épistolarité à travers les siècles*, Stuttgart, Franz Steiner.
- BOUSQUET, Jacques (1972) : *Le 18^e siècle romantique*. Paris, Jean-Jacques Pauvert.
- HERMAN, Jan (1989) : *Le Mensonge romanesque, paramètres pour l'étude du roman épistolaire en France*. Amsterdam, éd.Rodopi.
- JALLIET, Aline (1994) : «Loaisel de Tréogate, romancier féministe?». *Dix-huitième siècle*, n° 26, pp.475-485.
- MARTIN, Angus (1989) : *Anthologie du conte en France 1750/1799*. Paris, Union Générale d'Éditions (10/18).
- ROUSSET, Jean (1962) : *Forme et signification*. Paris, Corti.
- SENEQUE (1993) : *Entretiens. Lettres à Lucilius*. Edition de Paul Veyne. Paris, Robert Laffont (Bouquins).
- VERSINI, Laurent (1979) : *Le Roman épistolaire*. Paris, PUF.

Citer ce document :

RAMOS GÓMEZ, María Teresa (2007). "Anecdotes et cohérence textuelle dans un roman de Loaisel de Tréogate", in: *Çédille, revista de estudios franceses* n° 3: *La anécdota en el siglo XVIII*. Pp.129-153. ISSN: 1699-4949 <http://webpages.ull.es/users/cedille/>